

MARINE BÉLIARD

A QUEEN IN NEW YORK

New York Made in France

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillhache

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la présente édition

À mes parents et mes sœurs

À Grand-mère Suzanne

À Manon et Antoine

*« Somewhere over the rainbow, way up high
There's a land that I heard of once in a lullaby
Somewhere over the rainbow, skies are blue
And the dreams that you dare to dream
Really do come true¹. »*

* Les notes concernant les morceaux cités se trouvent dans la playlist en fin d'ouvrage. (N.d.A.)

**Extraits de l'interview de Scott Miller,
producteur du groupe A Queen in
New York, parue en décembre 1989
dans le magazine *Rolling Stone*.**

(...) la première fois que j'ai vu Elva, c'était au CBGB, je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais en quête de nouveaux talents. Blondie commençait à se faire connaître dans le milieu et je trouvais ce groupe génial, Debbie était fascinante, cette beauté glaciale qui mettait le feu sur scène, dans ce milieu musical très masculin. Je me tenais au courant de tous les nouveaux groupes encore inconnus qui jouaient dans l'East Village et le Lower East Side. Il y avait une telle créativité, une telle effervescence, la contre-culture punk rock explosait. Et puis un jour, dans une conversation avec des amis musiciens, j'ai entendu parler d'Elva. Ils disaient qu'ils avaient vu sur scène un groupe différent, avec une chanteuse incroyable. Des types m'ont dit : « Elle est fantastique, elle ne ressemble à personne d'autre, il faut que tu la rencontres ! » C'était une période où tu pouvais voir tous les styles sur scène,

alors je me suis demandé qui pouvait bien être cette Elva et ce qu'elle avait de si spécial...

(...) Ce soir-là, je me suis rendu au CBGB. C'était à l'automne 1976. Il régnait une ambiance sauvage, décadente. C'était génial. Le groupe d'Elva, A Queen in New York, a été annoncé, il faisait la première partie des Ramones. Les musiciens sont arrivés sur scène. J'ai tout de suite repéré Mike. C'était un excellent guitariste que j'avais déjà vu jouer dans son précédent groupe. Et là, il était superbe. Comment dire... il émanait de lui un truc très animal. Il portait une chemise complètement déboutonnée et un pantalon moulant en cuir noir. Et puis, Elva a surgi des coulisses. Subitement, j'ai senti une vague électrique parcourir la salle, c'était inouï, comme si tous les spectateurs retenaient leur souffle au même moment, les yeux rivés sur la scène. Je crois que je n'oublierai jamais cette première apparition. C'était comme si toute la lumière de la salle émanait d'Elva. C'est sa peau si pâle et la blondeur de ses cheveux, presque blancs, qui m'ont immédiatement fasciné. Elle portait une robe moulante en cuir noir, qui lui arrivait à mi-cuisses, laissant apparaître des jambes magnifiques, interminables, gainées dans des bas résille et des bottes à hauts talons en imprimé léopard. Ses cheveux étaient coiffés à la Veronica Lake. Son rouge à lèvres rouge vif tranchait avec l'ensemble. On aurait presque dit qu'elle sortait d'un film noir des années quarante, et pourtant... Il y avait chez elle, dans son attitude, son regard, quelque chose de très moderne, très rock, punk même... Je ne sais pas comment expliquer cela... Et je crois que personne ce soir-là n'aurait pu l'expliquer mais nous étions tous subjugués, happés, dérangés.

Elva s'est approchée de Mike, ils se sont regardés, se sont souri et ont commencé à jouer. Puis, sa voix s'est élevée, cette voix grave et douce, si particulière. Je pense qu'on n'aurait pas pu dire d'ailleurs si cette voix appartenait à un homme ou à une femme. C'était... absolument troublant... Et ce duo avec Mike... Bon sang, c'était électrisant, sexuel, suggestif...

(...) Je crois que personne ne pouvait rester insensible à son charme. Les hommes comme les femmes d'ailleurs. Elle incarnait à la perfection l'ambiguïté du désir et du genre. (...) Je pense que sa force, la clé de son succès, au-delà de sa voix stupéfiante et de l'alchimie magique avec Mike, était le fait qu'elle semblait dégager ce message : « Avec moi, tu vas découvrir quelque chose que tu n'as jamais connu avant, si puissant, si bon, que tu ne pourras plus t'en passer. » Je crois que c'est ça le secret de ce groupe ; ils étaient littéralement comme une drogue, ils étaient... addictifs.

(...) À mon sens, leur album White Light, Dark Soul a réussi ce tour de force d'être à la fois un ovni à l'époque en 1978, et en même temps de coller parfaitement à cette période, à ce qui se passait à New York ; cette effervescence créative, cette ville dangereuse, excitante... qu'Elva a tant aimée... et à cette génération de garçons et de filles, en quête d'identité, avec les frontières du genre qui explosaient... C'est ça, White Light, Dark Soul, un album où chaque jeune pouvait se reconnaître. Et cette fameuse photographie du groupe sur la pochette... Elle a fait couler pas mal d'encre... (Rires). (...) Et leurs textes... Cette écriture simple, brutale, et pourtant poétique, et cette façon d'alterner noirceur et lumière... Je crois que

personne à l'époque n'avait cette capacité... à part Lou Reed...

(...) Quand ils ont commencé à perdre les pédales, ça a été vraiment compliqué... Ils sont devenus ingérables... Bon, le truc classique, tu vois, trop de succès, trop de pression, trop d'excès... Mais Elva était différente, il y avait chez elle... comment dire... une part d'autodestruction plus forte que chez les autres. J'essayais d'intervenir parfois pour les raisonner, pour tenter de modérer leur consommation de drogues... Je me souviens comme si c'était hier de disputes tard dans la nuit après les concerts, qui finissaient en crises de nerfs, bon sang, c'était vraiment violent... Est-ce que j'aurais dû être plus ferme, agir d'une autre façon... Franchement, même avec du recul, je n'en sais rien... Bien sûr, je ne leur en veux pas, je sais que tout ce succès et ce qui va avec n'est pas facile à vivre, à gérer au quotidien, même s'ils attendaient cela depuis des années. Mais j'avoue que j'ai passé des nuits blanches à essayer de les contrôler, à éviter l'implosion du groupe...

(...) Avec le titre éponyme A Queen in New York, le public a toujours cru qu'Elva parlait d'elle et du groupe. Peut-être bien au fond, même si le vrai sujet était Candy Darling¹. Ce morceau était un hommage à Candy (...) Elle a été très importante dans la vie d'Elva. Comme un guide... quasi spirituel... Candy lui a ouvert les portes d'un monde inimaginable, elle l'a révélée à elle-même...

1. Candy Darling (1944-1974) était une actrice, une icône trans et une figure de la Factory d'Andy Warhol.

(...) Ce titre est vraiment personnel, pour moi il a une place à part dans leur discographie. Il est résolument moins punk que certains de leurs tubes de l'époque. Mais je crois que si je ne devais garder qu'un morceau d'Elva, eh bien, ce serait celui-là...

**Jeudi 5 octobre 1989. New York.
Central Park West. 18 h 15.**

Ce fut une journée lisse et pâle de l'automne new-yorkais. Comme si une imperceptible vague de tristesse s'était insidieusement abattue sur la ville. Étonnamment, Elva ne s'en était pas rendu compte, elle s'était levée vers 9 heures, avait bu son café sur la terrasse, ses pensées toutes concentrées vers lui, à la fois anxieuse, heureuse et excitée de le voir.

Elle avait pourtant bien cru que tout était fini entre eux ces derniers mois. Elle s'en était voulu de s'accrocher tant à lui, de le harceler comme il disait, de ne pas accepter cette rupture qu'il lui imposait. Et puis, avant-hier, c'est lui qui l'avait appelée. Surprise, le cœur battant, elle l'avait écouté prononcer les mots qu'elle n'espérait plus. Ce fil de nouveau tendu entre eux.

Elle a pris le temps de choisir sa tenue. Finalement, elle a opté pour cette robe bleu pétrole, qu'elle avait portée l'une des dernières fois qu'ils s'étaient retrouvés chez elle. Il lui avait dit qu'elle était très belle ainsi vêtue, que la coupe la mettait en valeur, qu'elle avait une ligne parfaite.

Maintenant, elle met la dernière touche à son maquillage sobre et discret, elle sait qu'il n'aime pas le côté tape-à-l'œil qu'elle affiche parfois en public.

Quarante ans. Sa peau est pâle, la poudre l'illumine d'une douceur nacrée. Rouge à lèvres rose clair. Ses cheveux blonds presque platine tombent en cascade sur ses épaules, libres et souples. Ses yeux verts sont rehaussés d'un trait d'eye-liner, ses cils allongés par le mascara noir. À peine quelques fines rides au coin des yeux. Elle se réjouit de ses pommettes hautes, qui structurent son visage et lui donnent du caractère. Elle est belle, elle le sait. Et pourtant, avec lui, elle n'en est jamais certaine, elle vacille, elle doute.

Elva s'est souvent demandé pourquoi elle avait tant besoin de lui. Pourquoi elle n'allait pas vers ceux qui pourraient lui offrir ce qu'elle attendait et la rendre pleinement heureuse. Elle soupire. Peut-être parce qu'il est sa sombre moitié, et que finalement on n'échappe pas à son destin. Elva jette un coup d'œil par la fenêtre. La circulation est dense sur l'avenue. Heureusement, elle habite au dernier étage, elle se sent loin de l'agitation de la ville. Central Park s'étale sous ses yeux, immense, paré des reflets mordorés de l'automne.

New York. Elva revoit son premier jour dans la Grosse Pomme. Septembre 1968. Elle avait dix-huit ans. Si frêle, si timide. La veille, elle avait quitté ses parents et la maison de son enfance, en Pennsylvanie. Laisant derrière elle sa première vie... Ses parents sur le perron de leur maison, sa mère en larmes, le visage triste et abattu de son père qu'elle ne devait pas revoir, qui mourrait d'une crise cardiaque six mois plus tard. Elle ne s'était pas retournée.

« Oh non ! » Elle essuie d'un revers de main la larme qui coule sur sa joue, puis vérifie son maquillage dans la glace. La sonnerie de l'interphone déchire tout à coup le silence de l'appartement. Fébrilement, elle décroche...

00 h 45.

Ils sont allongés sur son lit, nus. Ils ont fait l'amour deux fois dans la soirée. Son corps à elle est encore chaud de son empreinte à lui.

Il est en train de lui préparer un fix d'héroïne, après il s'en fera un pour lui. Elle croyait pourtant qu'il avait arrêté de se défoncer. Elle n'était pas vraiment partante quand il lui a proposé, elle aurait préféré sniffer la came, mais elle n'a pas voulu le décevoir. Il lui a dit que c'était pour fêter leurs retrouvailles, juste un petit écart pour une nuit merveilleuse ensemble, qu'après ils arrêteraient à nouveau.

Son esprit s'envole, des bribes de souvenirs se télescopent : leur rencontre, leurs sorties, leurs folies... Et elle était devenue célèbre. Peu à peu, ils avaient commencé à calmer leur consommation. Il avait fini par être clean, pour elle cela avait pris plus de temps. Mais un jour, il lui avait dit qu'il fallait qu'ils arrêtent leur relation, qu'elle risquait de mettre en péril beaucoup de choses. Elva avait souffert plusieurs semaines de cette séparation qu'elle ne comprenait pas. Et puis, il était revenu vers elle. Elle avait eu le courage de ne pas le voir pendant un temps, d'ignorer ses relances. Mais elle avait fini par craquer, il avait repris possession d'elle. Une passion destructrice, de celle qui vous brûle les ailes et vous consume de l'intérieur. Et

de nouveau, il y a un an, il lui avait dit qu'il fallait mettre un terme définitif à leur histoire, que leur relation était de plus en plus difficile à cacher, que c'était dangereux pour eux deux. Avaient suivi des mois de valse-hésitation, entre ruptures douloureuses et retrouvailles passionnées.

Elva sent à peine la piqûre, gémit un instant quand le liquide passe dans sa veine. Ses paupières sont subitement très lourdes, il s'allonge auprès d'elle, l'embrasse dans le cou. Elle flotte, loin, très loin, avec lui, pour toujours.

*« Dance me to the wedding now, dance me on and on
Dance me very tenderly and dance me very long
We're both of us beneath our love, we're both of us
above
Dance me to the end of love
Dance me to the end of love² »*

**Vendredi 6 octobre 1989. New York.
Brooklyn. Appartement de Joaquin. 11 h 07.**

Je me réveille d'un coup, en sursaut. Arggh... Mon cerveau semble hurler de douleur. Quelle heure est-il ?

Un coup d'œil sur le radio-réveil. 11 heures passées ! Et merde !

Je me lève à la hâte, le mal de tête s'intensifie. Direction la douche. Le jet d'eau brûlant sur le crâne et le visage me revigore un peu.

Des souvenirs de la veille affluent à la surface. Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir fêter mes quarante ans ?

La soirée avait tranquillement commencé avec Jeff et Jenny, mes associés. Jeff, Jenny et Joaquin. Les trois J. Le trio de détectives le plus improbable de Manhattan. Ça fait maintenant six ans que nous travaillons ensemble. Six ans, forcément ça crée des liens.

Tout se passait bien, quelques bières, pas d'alcool fort, de nombreux « Joyeux anniversaire Joaquin ! » repris en chœur par les clients du bar. Puis, vers 23 heures, déjà bien éméché, je leur ai dit qu'il fallait que je rentre, que

ça suffisait, qu'il ne fallait pas que je tente mes vieux démons. Ils m'ont mis dans un taxi. Et c'est là que ça a dérapé.

Pourquoi a-t-il fallu que je stoppe le taxi, dans cette avenue précisément ? Pourquoi me suis-je précipité dans ce bar ? Pour respirer ce relent du passé, excitant, dangereux ?

Et les verres se sont enchaînés. En solitaire. Jusqu'à la fermeture. Le barman était plutôt sympathique, il ne m'a pas posé de questions, a respecté mon silence. Peut-être que mon visage reflétait mon état, trouble, torturé. Il a fini par me mettre gentiment dehors quand le bar a fermé. À partir de là, tout devient flou dans mes souvenirs. Je me rappelle avoir pris un taxi, et puis c'est le trou noir. Bon sang ! C'est ce que je redoutais. Finalement, je me suis réveillé dans mon lit, mon black-out n'est sans doute qu'anecdotique, mais tant de mauvais souvenirs de réveils amnésiques après des nuits alcoolisées me reviennent en tête. La nausée me saisit tout à coup, je sors précipitamment de la douche et vomis dans les toilettes. Au bout de quelques minutes, je relève la tête et me contemple dans le miroir. J'ai le sentiment d'avoir vieilli de plusieurs années cette nuit...

Bon, ce n'est pas si grave. Une petite entorse dans le contrat. Pas de dommages collatéraux. Allez, on oublie et on repart. Sobre. Depuis combien de temps suis-je sobre ? Est-ce que c'est mieux en fin de compte ? Du point de vue de la société, évidemment. Du point de vue de Kathryn, mon ex-femme, bien sûr. Mais finalement, je l'ai perdue quand même...

Je m'habille rapidement. D'un coup de peigne, je repousse mes cheveux bruns en arrière. Dans la glace, mes yeux bleus sont redevenus clairs et perçants.

Je bois à la hâte ma tasse fumante de café noir. Le liquide me brûle la gorge. J'attrape ma veste en cuir et me dirige vers la porte d'entrée, quand soudain le téléphone sonne.

Ah zut, sans doute Jeff. Ou Jenny. Qui s'inquiète. Je décroche prestement.

« Allô, Joaquin ? »

C'est Todd. Mon ancien partenaire. Brigade criminelle de New York. Le tandem Joaquin et Todd, deux brillants inspecteurs du NYPD. Ceux à qui on faisait appel pour les cas difficiles.

« Todd, dis donc, ça fait un bail. Tu t'es souvenu de mon anniversaire ?

– Ah oui... Joyeux anniversaire Joe.

– Tu ne m'appelais pas pour ça, n'est-ce pas ?

– Non... Depuis ce matin, on est sur une affaire de décès, probablement par overdose. À première vue, accident ou... suicide.

– Une affaire d'overdose gérée par votre service ? Ça veut dire que ce n'est pas si simple ?

– Non...

– Et pourquoi tu m'appelles ? C'est quoi le lien avec moi ?

– C'est la victime. »

Un vertige me saisit, mes mains sont moites. Je sens mon cœur qui s'emballe dans ma poitrine. Ma bouche est sèche.

« Qui ?

– Je suis vraiment désolé, Joe... C'est Elva. »

New York. Upper West Side. 20 h 30.

Je viens juste de quitter le bureau. Jeff y est encore, il finalise un dossier urgent. J'ai rendez-vous avec Todd à 21 heures dans notre restaurant favori de Midtown, du temps où j'étais à la brigade.

J'ai bien cru que cette journée ne finirait jamais. Quand je suis arrivé vers midi, je n'ai rien dit à mes associés. Je n'en avais pas la force. J'ai la sensation qu'une fibre intime de mon cœur a été arrachée ce matin. Jeff et Jenny ont probablement mis mon état cotonneux sur le compte des quelques verres partagés hier soir. Puis, en début d'après-midi, le décès d'Elva a été annoncé à la radio. J'ai immédiatement senti les regards de Jenny et de Jeff sur moi. Remplis de compassion, mais également d'inquiétude, m'a-t-il semblé. Je suis resté silencieux tandis que le journaliste parlait. J'avais l'impression de jouer une scène dramatique dans un film, et qu'au mot « Coupez ! » tout le monde éclaterait de rire, et Elva entrerait dans la pièce avec sa démarche chaloupée, l'œil souriant et taquin.

À la fin du reportage, Jenny s'est levée et a éteint la radio. Elle est venue vers moi et m'a serré dans ses bras, sans rien dire. C'est Jeff qui a parlé le premier.

« On est vraiment désolés, Joe. Tu le savais déjà ?

– Oui, Todd m'a appelé ce matin pour me prévenir. »

Jeff et Jenny connaissent mon histoire d'amitié avec Elva, je leur en ai parlé à maintes occasions. Mais ils ne sont pas au courant de tout, bien évidemment. Ils n'ont jamais posé plus de questions, cependant, je pense qu'ils savent depuis toujours que ma relation avec Elva est, oh mon Dieu ! *était* spéciale.

« Si tu as besoin de nous, on est là. Pour discuter, ou n'importe quoi d'autre, n'hésite pas, a repris Jenny.

– Merci Jen, mais vraiment là je n'ai pas envie de parler, je préfère rester seul. J'ai besoin de temps. Tout cela me paraît... irréal... »

Tout à coup, j'ai capté le regard discret qu'ont échangé mes deux associés. Ils ont peur. Pour moi ? J'ai rapidement baissé les yeux afin qu'ils ne se rendent pas compte que je les avais vus. Peur que je perde les pédales ? Bien sûr, je ne peux pas leur en vouloir de penser cela, vu ce qui m'est arrivé par le passé.

Après un dernier sourire chaleureux, ils ont quitté mon bureau. Je suis resté seul. Tout l'après-midi. J'ai vainement essayé d'avancer sur un brûlant dossier d'adultère que je suis censé boucler la semaine prochaine. Mais impossible. Mon esprit s'est envolé. Vers Elva. Vers James. Et Rick et Phil. Mes meilleurs amis. Vers notre adolescence en Pennsylvanie, tous ces moments magiques, fantastiques, si loin maintenant. Révolus. Et j'ai pleuré. Cela faisait si longtemps que ça ne m'était pas

arrivé. J'avais l'impression d'entendre la voix d'Elva à mon oreille, douce et mélodieuse.

Elva, que s'est-il passé ?!

Je suis dans le métro. Ligne 1.

Un groupe de jeunes, radio-cassette à plein tube, se chamaillent au fond du wagon. En face de moi, un homme en costume, le parfait *golden boy*, tente de rester imperturbable. Il fixe le sol du métro qui est sale et jonché de détritrus. Que cet endroit est glauque ! Mon regard est happé par les nombreux tags sur les murs. Je me sens soudainement angoissé, et ce sentiment vient chasser la tristesse indicible qui m'habite depuis ce matin, pour pénétrer chaque cellule de mon corps. Qu'est-ce qui m'arrive ? Sûrement ce rendez-vous avec Todd. Qu'est-ce qui cloche pour que le service de Todd soit en charge de l'affaire ? Peut-être parce qu'Elva est une superstar ? Au fond de moi une voix me crie subitement qu'Elva ne se serait jamais suicidée. Une surdose accidentelle de médicaments ?

Station 50th Street. Je jaillis de la rame et sors rapidement à l'air libre.

La nuit est tombée, les rues sont animées, les néons me crachent au visage leurs lumières éblouissantes. J'avance comme un automate et me fais bousculer à plusieurs reprises. Je capte des jurons d'indignation mais continue ma route sans me retourner. Je repense à Rick et Phil. Il faut que je leur téléphone.

Me voici bientôt dans Seventh Avenue. Cela fait combien de temps que je n'ai pas vu Todd ? Quelques pas encore et je serai devant notre restaurant. Malgré moi, je

ralentis. J'ai des images plein la tête, qui remontent, qui m'envahissent. Brutalement, le visage de James emplit mon esprit. Ma gorge se noue. Bon sang, je boirais bien un whisky !